

Charles Nodier

DU MOUVEMENT INTELLECTUEL
DANS LA LITTÉRATURE ET DANS LES ARTS
SOUS LE DIRECTOIRE ET LE CONSULAT

[...]

[p. 249] Le vrai révolutionnaire en littérature, c'est le traducteur, homme passif par son métier, actif par son influence, qui devait nous révéler mécaniquement les conquêtes de la pensée, en inscrivant sa phrase obéissante sous la phrase d'un grand écrivain ignoré. Il est probable que cet artisan grossier de la parole s'effraya long-temps de son propre ouvrage, et que, trop timide pour nous montrer un génie original dans sa nudité mal séante, il se fit un lâche devoir de l'habiller à notre mode, ou plutôt de le travestir sous de méchants lambeaux de phraséologie classique ramassés dans les ruisseaux des collèges : entreprise très-propre à décrier deux langues à la fois, et qui n'a jamais eu d'autre résultat. Voilà [p. 250] comment Shakspeare et Otway furent d'abord immolés à la risée publique dans des parodies de bonne foi, niaises jusqu'au sublime, et dont les parodies satiriques de Voltaire n'ont jamais égalé l'innocente platitude. La bouffonnerie d'un esprit malicieux est incapable de lutter avantageusement avec l'ingénuité de la sottise, quand elle est portée à ce degré. C'est tout ce qu'on peut dire des traductions de La Place, qui se plaignait naïvement d'avoir oublié le français en apprenant l'anglais, mais qui a suffisamment prouvé qu'il ne savait ni l'un ni l'autre.

Il faut donc arriver à Le Tourneur et à sa traduction de Shakspeare pour marquer la juste époque de cette ère de renouvellement sous laquelle est venu se placer le calendrier des romantiques; et il s'en fallait de plus de douze ans alors que la révolution politique fût commencée. Voltaire vivait; il jouissait plus que jamais de la plénitude de sa renommée; et si son talent avait pâli au théâtre dans *les Guèbres*, *les Lois de Minos*, *Don Pèdre* et *les Pélopidès*, qui n'obtinrent pas même les honneurs périlleux de la représentation avant de s'éteindre tout-à-fait dans *Irène*, l'âge lui laissait encore la verve de la polémique et le génie de la colère. Il sentit amèrement sans doute que le temps de l'imitation, et surtout de cette imitation de contre-épreuve qui se calque froidement sur des imitations heureuses, était près de s'accomplir. «Ceci devient sérieux, écrivait-il à D'Alembert (et cela devenait sérieux en effet); Le Tourneur a fait seul toute la préface, dans laquelle il nous traite avec toute

l'insolence d'un pédant qui régenté des écoliers... Il faudrait mettre au pilori du Parnasse un faquin qui nous donne d'un ton de maître des *Gilles* anglais pour mettre à la place des Corneille et des Racine, et qui nous traite comme tout le monde doit le traiter.» Cette lettre est datée du *10 août 1776*, car Voltaire, qui avait si grand' peur des formes insignifiantes auxquelles Corneille et Racine eux-mêmes ne s'étaient soumis que par un admirable excès de modestie, ne ménageait de son côté, dans ses innovations présomptueuses, aucun des éléments du langage et de la société.

La préface de *Le Tourneur* n'est pas actuellement sous mes [p. 251] yeux, mais le caractère poli et réservé de cet honnête écrivain semblait devoir le mettre à l'abri des fureurs de Voltaire, dont il laissa les outrages sans réponse. Il ne s'agissait certainement point de substituer des gloires nouvelles à celles de Corneille et de Racine, qui conserveront leur rang dans tous les siècles et aux yeux de tous les peuples. Il ne s'agissait pas même de contester la gloire de Voltaire vivant, dont l'amour-propre était un peu plus intéressé dans ce débat que celui de ses illustres prédécesseurs, et qui sera compté à jamais au nombre de leurs plus brillants émules. Ce que *Le Tourneur* avait à cœur de démontrer, et ce qu'il nous a prouvé sans peine, c'est que le génie se trace heureusement plus d'une voie quand il est libre d'en choisir une, et que l'égoïsme vraiment romain avec lequel nous nous complaisons exclusivement dans nos œuvres, en tenant pour barbares les langues et les littératures de l'étranger, ne pouvait avoir sa source que dans une vanité ridicule. La postérité a porté depuis sur son opinion un jugement sans appel, car la postérité est venue vite pour le dix-huitième siècle. Elle sait maintenant à quoi s'en tenir sur ce *Gilles* si baffoué, vil saltimbanque des Anglais. Le GILLES de la *Lettre à D'Alembert*, c'est SHAKSPEARE.

Je n'ai pas dit, et je ne pense point que l'estimable talent de *Le Tourneur* fût complètement au niveau de son entreprise. Nourri comme ses adversaires dans l'étude de nos lettres régulières et scrupuleuses, *Le Tourneur* manquait de cette témérité du franc-parler qui est la grâce d'un esprit indépendant et original. La crainte d'être trivial et grossier lui faisait craindre d'être simple; et il se serait fait scrupule de nous transmettre, dans leur brusquerie âpre et mordante, un élan du cœur, un cri de la passion, que son habile rhétorique lui permettait d'envelopper à volonté des richesses de la périphrase. Son style, qui se

recommande par le nombre et par l'harmonie, mais par un nombre plus vague et plus diffus qu'élégant, par une harmonie plus sonore que pittoresque, trahit trop souvent l'effort de l'écrivain dans les endroits où Shakspeare n'a trouvé sans la chercher que l'expression du poète. Notre prose avait conservé, depuis Balzac et Bossuet, cette pompe qui n'est pas [p. 252] étrangère aux jeunes littératures, et qui devient fort à propos le fard des vieilles, quand elles ont perdu l'embonpoint et le coloris de la force; Buffon venait d'en parer l'histoire naïve de la nature elle-même. Personne peut-être ne s'entendit mieux que Le Tourneur à étouffer l'exclamation qui menace et qui gémit, sous le *verbum sesquipedale* qui se développe et s'étend avec orgueil dans son ample magnificence; et je ne lui en ferai point un reproche, car on ne peut accuser de ce défaut que son école et son temps. La muse de Shakspeare nous fut donc révélée alors comme la Vénus des Grecs l'avait été à nos ancêtres, fraîchement enluminée de couleurs vermeilles, et parée de bracelets d'or et de colliers précieux. Ce n'était pas tout-à-fait cela, mais c'était Vénus encore.

.....

[p. 255] À la suite de Le Tourneur, vous avez prévu, vous avez déjà nommé Ducis, homme de cœur, de talent et de génie, lié aux doctrines classiques par la gravité de ses études et la condescendance de ses amitiés; aux innovations de son temps, par un rare instinct de poésie indépendante et aventureuse; Ducis, qui ne devait ombrager le fauteuil académique de Voltaire que de lauriers moissonnés dans les jardins de Shakspeare; Ducis, imitateur plein de goût, mais réservé dans ses imitations contre les périls de l'audace, et qui nous laisse à deviner ce qu'il y avait à préférer entre l'audace et le goût, dans une imitation de Shakspeare; Ducis, qui vêtit son modèle à la française, sans le dépouiller tout-à-fait de son mâle caractère, pour l'introduire convenablement au sein du monde classique, et qui porta dans cette entreprise, alors difficile au-delà de toute expression, la délicatesse exquise de jugement et les heureuses formes de style qui nous ont fait admirer depuis la barde d'Écosse dans les belles traductions de Lormian.

.....

DU MOUVEMENT INTELLECTUEL DANS LES LETTRES ET LES ARTS

Source : Charles Nodier, «Du mouvement intellectuel dans les lettres et les arts», *Revue de Paris*, t. XI, 1834, p. 245-260. Sont reproduits ici des extraits seulement.